

Isabelle Dumas

Proust et Colette : une vie à s'écrire¹

L'histoire de Proust et Colette débute et se termine dans l'écriture, un peu à l'image de leur vie adulte respectivement traversée, imprégnée du besoin de créer par les mots, sans toujours savoir pourquoi. Avant de se rencontrer dans le salon de Mme Arman de Caillavet en mai 1895, Proust avait écrit une lettre élogieuse à Willy, qui travaillait à la *Revue Blanche*. Chargée d'y répondre, Colette avait dit apprécier la vision qu'avait Proust des écrits de son mari : « vous êtes le seul qui avez si nettement vu que, pour lui, le mot n'est pas une représentation mais une chose vivante, et beaucoup moins un signe mnémonique qu'une représentation picturale.² » Proust épistolier lui plaît, mais comme l'auteur de la *Recherche*, nous savons la distance qui peut séparer une chose pensée d'une chose vécue, ou un être connu sur le papier, par sa plume, et la personne elle-même. Ainsi, le jeune Proust de chair, de jeunesse et surtout de politesses déplaît à Colette lors de leur première rencontre, ayant eu la mauvaise idée de déclamer ses propres vers, et pas de la meilleure manière. Colette lui reproche de les « abîmer » et dit que « c'est très malheureux³ ». La spécialiste de Proust Marie Miguet Ollagnier résume ces contacts par un « mélange d'amabilité et de réactions agacées entre [le jeune homme] et le couple Willy pendant de nombreuses années⁴ ».

La rencontre heureuse, profonde, de Proust et Colette ne se fera donc que plus tard, dès la parution du *Côté de chez Swann*. Ils s'envoient leurs livres, se les dédicacent, les commentent et les encensent dans leur correspondance qui ne prendra fin qu'avec la mort de Proust. Peu avant, en 1920, les deux écrivains sont honorés de la Légion

¹ Nous nous inspirons ici du livre de Jérôme Picon *Marcel Proust. Une vie à s'écrire* (Flammarion, 2016).

² Véronique Dufief-Sanchez (dir.), *Colette*, Dijon, L'Échelle de Jacob, 2004, p. 42.

³ *Idem.*

⁴ *Idem.*

d'honneur, ce qui donne l'occasion à Proust de dire : « C'est moi qui suis fier d'être décoré en même temps que l'auteur du génial *Chéri* [...] Vous savez bien que l'admirateur c'est moi, et que l'admiré c'est vous⁵ ». Notons, par l'omission du « e » d'« admiré », un possible lapsus d'écriture propre à révéler chez Proust sa conscience toute légitime d'être admiré par une écrivaine à l'« immense talent⁶ ». En 1926, lors d'une conférence du critique Paul Reboux, Colette avoue avoir « une espèce de passion pour tout ce qu'a écrit Marcel Proust, pour presque tout ce qu'il a écrit⁷ ». Il n'est peut-être pas surprenant que ce dernier ne soit pas parvenu à plaire tout de suite à Colette, beaucoup de choses comme leur personnalité et leur moi social les séparent. Proust se préoccupe de son corps tout en le tenant de plus en plus à distance, le retirant du monde. Il le « chambre », il s'en inquiète, il s'en dégage et l'« habite » peu, tout occupé de son esprit, sauf peut-être dans la souffrance, la jalousie, la maladie. Colette, elle, revendique son corps, elle en fait un outil de travail, de pensée, d'écriture, un véhicule précieux, un matériau artistique. Il fait pleinement partie de son identité. De la même manière, comme dans un pareil mouvement, une force créatrice une, « Colette écrit pour la peau », tel que le remarque Jean Ehrhard dans *Le Roman français depuis Marcel Proust*⁸. L'auteur de *Jean Santeuil* comme de la *Recherche* quant à lui tient la chair, l'autre, tout autre à distance, du moins de son corps. Dans la vie comme dans la fiction, c'est l'œil, c'est l'esprit qui travaillent à connaître, à contrôler, à assimiler, à posséder, même en matière charnelle et malgré quelques émois décomplexés de Marcel avec Albertine, certains jeux pas si innocents avec Gilberte, ou les amours émaillant la vie de Proust. Le sens de la vue, prédominant chez l'écrivain, s'approprie parfois le toucher, le goûter ou l'ouïe, il étend son empire pour connaître, prendre, manger l'altérité mais sans danger, sans

⁵ Marcel Proust à Colette, lettre du (*sic*) novembre 1920, in *Lettres à ses pairs*, OCC, XVI, P. 138. Cité dans Julia Kristeva, *Le génie féminin 3. Colette*, Paris, Gallimard, 2004 [2002], p. 498.

⁶ Marcel Proust, *Correspondance de Marcel Proust*, Philip Kolb (éd.), 21 vol., Plon, 1970-1993, t. XII, p. 337 et 353, cité dans Julia Kristeva, *Le génie féminin 3. Colette*, Paris, Fayard, 2002, p. 496.

⁷ Colette, *Conferencia*, journal des universités des annales, 1^{er} avril 1926, p. 378, cité dans Julia Kristeva, *Le génie féminin 3. Colette*, p. 493.

⁸ Jean Ehrhard, *Le Roman français depuis Marcel Proust*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Critique, 1933, p. 72, cité dans *Colette pure et impure. Bataille pour la postérité d'un écrivain*, Paris, Éditions gaies et lesbiennes, p. 29.

contact. Ce fameux regard convexe⁹ qui prend valeur de geste est plutôt sous-représenté, même chez Colette où il a une importante place, au profit des sens plus charnels : toucher, goûter, olfaction. Alors que Proust, l'homme comme l'écrivain, veut atteindre, palper, pénétrer jusqu'à s'approprié, mais sans toucher, Colette, la femme comme l'écrivaine, croque, goûte, dans une sensualité et une liberté nécessaires, revendiquées.

Garçons féminins, filles au masculin

Si Proust et Colette peuvent se sembler et nous apparaître assez différents, dans leur personnalité comme dans leurs œuvres, plusieurs points de contact entre leurs écrits méritent que l'on s'y arrête, d'abord parce qu'ils ont tous deux contribué à redéfinir l'image des hommes et des femmes de leur temps entre deux siècles, tous deux en travaillant l'ambiguïté des êtres, en effritant la polarité des genres, en brouillant la frontière des rôles sexués. Femmes et hommes proustiens, hommes et femmes colettiens sont intrinsèquement duels, doubles, et un à la fois, parce qu'ils sont hommes et femmes, ou plutôt ils sont, sans concession, ni homme ni femme. Chez Colette comme chez Proust, les femmes présentent des beautés masculines comme des « jambes de pâte¹⁰ » ou un cou « puissant, doré, à gros grains¹¹ ». Claudine elle-même est comparée à « tant de chefs-d'œuvre hermaphrodites¹² » par « un jeune et joli garçon de lettres¹³ » d'ailleurs inspiré de Proust lui-même, lorsque dans un salon il laissa Colette en apparaissant comme, dit-elle, un « petit complimenteur excité par ses propres évocations¹⁴ ». Beaucoup plus tard, dans *Gigi*, Colette dit de l'écrivain disparu que « Personne ne se garde mieux qu'un être qui semble s'abandonner à tous. Derrière sa première ligne de

⁹ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Quarto Gallimard, édition en un seul volume, 1999, texte intégral de l'édition de la Pléiade, sans les notes et esquisses, p. 29 : « mon esprit tendu par ma préoccupation, rendu convexe comme le regard que je dardais sur ma mère ».

¹⁰ Colette et Willy, *Colette en ménage. Édition critique par Paul d'Hollander*, Paris, Klincksieck, 1975.

¹¹ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, p. 1599.

¹² *Colette en ménage*, p. 147.

¹³ *Idem*.

¹⁴ *Ibid.*, p. 149.

défense entamée par l'eau-de-vie, Marcel Proust, gagnant des postes plus obscurs et plus difficiles à forcer, nous épiait.¹⁵ » Le regard de Colette est parfois décrit lui aussi avec les signes de l'appétit de découvrir l'autre, de le capter intellectuellement mais aussi sensuellement, voire charnellement, tel celui du narrateur de la *Recherche* qui parle de la « saveur¹⁶ » de M. de Cambremer, dont il n'avai[t] connu que l'écorce.¹⁷ » Ainsi, Arlette Louis Dreyfus, l'épouse de Renaud de Jouvenel, fils du deuxième mari de Colette, dira que cette dernière « aimait ce qui était frais. Elle nous regardait comme de beaux fruits. Cette attirance n'était pas celle des personnes âgées pour la jeunesse. Il y avait un côté "ogre" dans son regard.¹⁸ » Précisons que selon le comparatiste et spécialiste de Proust Philippe Chardin, Colette aurait quant à elle inspiré le personnage de Mme Verdurin. Dans sa biographie de Colette, Gérard Bonal désigne plutôt « la célèbre, l'intraitable maîtresse d'Anatole France¹⁹ », comparée par Willy à une « chouette en automobile²⁰ », comme l'un des modèles de Proust pour la « Patronne » de la *Recherche*. Par ailleurs, l'écrivaine elle-même « se décri[t] d'emblée comme "un hermaphrodite mental"²¹ », alors que Proust semble plutôt développer, dans la *Recherche*, la pensée d'un hermaphrodisme latent, dans la lignée de Platon, comme retrouvé, rejaillissant – ou se révélant – à certains moments de la vie, justement dans les comportements de cour, dans l'amour.

Certains gestes, certains traits de caractère sont également rapprochés de l'autre sexe : dans *Claudine en ménage*, la jeune épouse dit de Renaud qu'il a l'« esprit plus femme²² » qu'elle. On qualifie aussi cette dernière de « terrible garçon²³ », et on compare le personnage de Marcel, homosexuel, à une « petite vieille²⁴ ». Dans *Chéri*, le jeune

¹⁵ Colette, *Gigi*, cité dans Véronique Dufief-Sanchez (dir.), *Colette*, p. 45.

¹⁶ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, p. 2164.

¹⁷ *Idem*.

¹⁸ Arlette Louis Dreyfus, Entretien, *Cahiers Colette*, n° 16, 1994, p. 100, cité dans Julia Kristeva, *Le génie féminin 3. Colette*, p. 379.

¹⁹ Gérard Bonal, *Colette*, Paris, Perrin, 2014, p. 83.

²⁰ *Idem*.

²¹ Julia Kristeva, *Le génie féminin 3. Colette*, p. 25.

²² *Ibid.*, p. 131.

²³ *Ibid.*, p. 109.

²⁴ *Ibid.*, p. 219.

homme a très envie de porter le collier de grosses perles de sa maîtresse, qui s'y oppose, mais simplement pour ne pas qu'il se brise. Dans *L'Entrave*, Masseur est « méchant comme une vieille femme²⁵ », alors que dans *Sodome et Gomorrhe*, le narrateur observe Charlus et découvre qu'il lui fait penser à une femme²⁶. Le baron se décrit lui-même au féminin : il s'affuble lui-même du titre de « vieille bonne » (RTP : 1820), ou encore, est surnommé « Mémé » (RTP : 1135) par Oriane de Guermantes. La duchesse remarque d'ailleurs que « C'est un cœur de femme » (RTP : 1135). Rappelons aussi que l'actrice Léa appelle Morel, dans leurs lettres, « grande sale²⁷ » ou « grande vicieuse²⁸ », et que le compositeur Vinteuil, mais également Swann jusqu'à un certain point, tous deux par leur présence et leur attention, leur affection, ont des comportements de mères plus que de pères.

Inversions, versions sexuelles

Du côté de l'inversion sexuelle, lorsque le jeune homme mondain deviendra l'auteur de la *Recherche*, Colette sera admirative et impressionnée par Sodome. Elle dira qu'il a « écrit "une fois pour toutes la misère" ²⁹ » de cette « race maudite³⁰ », avec une « foudroyante vérité³¹ ». Elle reconnaît des invertis tels que décrits par Proust dans la vie, comme l'un des directeurs du Kensington, ou encore certaines configurations ou conjonctions mettant en scène « un gentilhomme campagnard et marié [...] retombé [...] sur son jardinier³² ». Le Gomorrhe proustien suscite cependant des réserves chez Colette, estimant à la fois qu'il y manque la peinture du plaisir des femmes, et qu'en réalité, pour elle, « c'est, n'en déplaise à l'imagination ou l'erreur de Marcel Proust, qu'il n'y a pas de Gomorrhe.³³ » Pour la défense de Proust, on pourrait dire que la *Recherche* reconnaît

²⁵ Colette, *Œuvres*, vol. II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 360.

²⁶ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, p. 1211.

²⁷ *Ibid.*, p. 1883.

²⁸ *Ibid.*, p. 1883-1884.

²⁹ Véronique Dufief-Sanchez (dir.), *Colette*, p. 51.

³⁰ *Ibid.*, p. 50-51.

³¹ *Ibid.*, p. 52.

³² *Ibid.*, p. 50.

³³ Colette citée dans Julia Kristeva, *Le génie féminin 3. Colette*, p. 502.

volontiers un plaisir entre femmes, mais il est et demeure inconnaissable, secret, mystère parmi le trou noir Gomorrhe. Ajoutons que l'homosexualité féminine sera pourtant abordée d'une manière semblable à celle de Proust plusieurs années après la mort de ce dernier, dans *Le Pur et l'impur* publié en 1932, en raison, selon Jacques Dupont, « [d']une forte inhibition [...] devant l'ampleur du territoire littéraire dont Proust s'était emparé.³⁴ »

Thèmes majeurs en partage

Colette et Proust écrivains partagent également les thèmes de l'amour, de la jalousie, de la guerre. Leurs pages sur le premier conflit mondial ne manquent pas d'évoquer les vêtements, la mode « très "guerre"³⁵ », l'imprudence de certains Parisiens lors des bombardements, ou les attaques des avions, les répliques des canons, belles malgré la peur, l'horreur. Dans *Les heures longues*, on évoque, en regardant le ciel, « un vol d'ailes ennemies³⁶ », et les « canons [qui] fleurissent l'azur de roses blanches.³⁷ » Dans *Le Temps retrouvé*, les avions sont comparés à des « fusées³⁸ » laissant dans leur trajectoire pour « rejoindre les étoiles³⁹ » « une pâle poussière d'astres⁴⁰ ».

Au chapitre de l'amour, Colette interroge surtout, comme le souligne Martine Reid, en en « parl[ant] sans cesse⁴¹ », le « rapport⁴², prodigieusement simple et parfaitement compliqué, qu'entretiennent entre eux les hommes et les femmes mus par la "force exceptionnelle⁴³" de ce sentiment, par "son aristocratie de bourreau⁴⁴" (*Le Blé en*

³⁴ *Ibid.*, p. 51.

³⁵ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, p. 2151.

³⁶ Colette, *Œuvre*, vol. II, p. 494.

³⁷ *Idem.*

³⁸ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, p. 2212.

³⁹ *Idem.*

⁴⁰ *Idem.*

⁴¹ Colette *l'affranchie*, *Le Monde*, Hors-série, septembre-octobre 2015, p. 16.

⁴² C'est l'auteure qui souligne.

⁴³ *Idem.*

⁴⁴ *Idem.*

herbe)⁴⁵ ». Les femmes de Colette sont libres, fortes, lucides, les hommes beaucoup moins. Quant à Proust, dans l'inachevé *Jean Santeuil* comme à travers la *Recherche*, les rapports hommes-femmes se révèlent empoisonnés par la jalousie, le manque, le doute, le vide et l'horreur du vide, ou dévalués par l'ennui, l'indifférence de l'homme qui aime une femme sinon libre dans des choix forts, du moins libérée du « collier de [ses] regards⁴⁶ », pour emprunter cette image à *Claudine en ménage*. Un collier de prisonnière, d'étranglement psychique, une possession morale qui perd son sens dès que le contrôle physique est assuré, repris, dès ces minutes où la vagabonde, la disparue a été ramenée auprès de son « propriétaire » par la ruse ou reconquise par le mensonge, le *bluff*. Notons que, dans une certaine mesure, les amours homosexuelles procèdent également de ce type de rapports de domination. Les sentiments dévorants et destructeurs de Charlus pour Morel en sont un exemple.

Cette fluctuation proustienne de la valeur de l'aimée absente ou présente est commune à la relation de Mitsou et du Lieutenant Bleu. Ce dernier l'a aimée à travers leurs lettres et puis plus rien : « j'ai cessé, en la voyant, d'être amoureux de Mitsou.⁴⁷ » Le jeune Robert ne va pas jusqu'à tenir l'amour comme une sorte d'inflation de l'imagination, qui seule s'emballé, sans rapport aucun avec la personne aimée, tel qu'on le relève chez Proust dès *Jean Santeuil*, et notamment dans l'une de ces sentences mélancoliques, acérées, arides de la *Recherche* : « Les liens entre un être et nous n'existent que dans notre pensée⁴⁸. » L'amour fait galoper l'imagination, l'aimée réelle y tient de moins en moins de place. Cet extrait d'*Albertine disparue* évoque d'ailleurs l'image de la personne à travers ses lettres, le tout exalté par l'amour, magnifié par l'attente, puis confronté à ce qu'elle est en réalité :

Cependant, je relisais ma lettre et j'étais quand même déçu du peu qu'il y a d'une personne dans une lettre. Sans doute les caractères tracés expriment notre pensée,

⁴⁵ Colette *l'affranchie*, *Le Monde*, Hors-série, septembre-octobre 2015, p. 16.

⁴⁶ *Claudine en ménage*, p. 159.

⁴⁷ Colette, *Œuvre*, vol. II, p. 707.

⁴⁸ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, p. 1943.

ce que font aussi nos traits ; c'est toujours en présence d'une pensée que nous nous trouvons. Mais tout de même, dans la personne, la pensée ne nous apparaît qu'après s'être diffusée dans cette corolle du visage épanouie comme un nymphéa. Cela la modifie tout de même beaucoup. Et c'est peut-être une des causes de nos perpétuelles déceptions en amour que ces perpétuelles déviations qui font qu'à l'attente de l'être idéal que nous aimons, chaque rendez-vous nous apporte une personne de chair qui tient déjà si peu de notre rêve⁴⁹.

La peur et le mystère de l'être aimé sont également présents chez les deux écrivains. Alors que chez Proust l'autre est aimé, haï, fautif, cruel et inconnaissable, chez Colette, sa maîtresse se dit n'avoir toujours rien compris à Chéri, et dans *L'Entrave*, l'autre « trop jeune⁵⁰ » fait peur jusqu'au goût du renoncement à l'amour. Chez Colette, c'est l'amour même, et non une Albertine vagabonde, qui concentre craintes et désillusion. Jean parle d'ailleurs à Renée Néré de « l'idée fausse que tu te faisais, non de moi, mais de l'*homme*, l'*homme*, ton ennemi, ta bête noire...⁵¹ » Mais l'amour proustien est lui aussi dévoré d'illusions perdues, de mélancolie. Toutefois, seul l'oubli, force lente qui, comme l'eau, peut tout détruire, fait s'écarter l'amour, et non un renoncement réfléchi.

Il y a également chez Proust et Colette l'idée paternaliste, bien de leur époque, d'une femme qui, dans la relation amoureuse, sera créée par l'homme, sortie de sa cuisse presque : le narrateur proustien se félicite d'avoir transformé son Albertine de Balbec, qui apprend bien et vite, en une jeune femme instruite, qui a des lectures et sait s'habiller. Quant à Colette, Renée Néré dit à Jean : « Tu goûtes, sous ton immobilité outragée, le regret, qui t'égale à un dieu défaillant, le regret furieux de ne m'avoir pas créée.⁵² » Cette idée est présente plus d'une fois dans l'œuvre de Colette.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 1945.

⁵⁰ Dans cette œuvre, l'homme aimé par Renée Néré a pourtant le même âge qu'elle : trente-trois ans.

⁵¹ Colette, *Œuvre*, vol. II, p. 460.

⁵² *Ibid.*, p. 441.

Esthétiques et stylistiques

Les deux écrivains ont également des affinités esthétiques et stylistiques, à travers la « tendance continuelle à l'anthropomorphisation des animaux ou des inanimés (de la nature en particulier)⁵³ », écrit Philippe Chardin dans *Le Cercle de Marcel Proust II*. Ainsi, les chiens ou les chats de Colette comme les miroirs, les meubles de Proust sont dotés de psychologie, de présence humaines. Ils constituent des êtres, ils en envoient les signes. Par là, les végétaux, les animaux présentent différence et continuité avec les humains, et nous renseignent autant sur eux que sur la subjectivité qui les perçoit, les traverse, à travers cette sensibilité proustienne, souvent synesthésique, ou la fine sensualité colettienne. Cette chair du monde est chez eux rendue sensible et communicable par un style hyperconscient, très maîtrisé et affiné, qui se veut vision, forcément unique, de la réalité perçue. L'écriture *travaille*, elle tente de peindre, de reconstruire cette vision, pour que les mots portent toujours cette « marque de la transformation que la pensée de l'écrivain fait subir à la réalité.⁵⁴ » Si Proust croit essentiel de « s'astreindre à faire passer une impression par tous les états successifs qui aboutiront à sa fixation, à l'expression⁵⁵ », dans un procédé qui fait penser à la distillation en parfumerie, Colette veut les infuser de la sensualité de son rapport au monde, le tout non sans pensée, sans une philosophie illustrée mais ni conceptualisée ni revendiquée. Ajoutons que, tel qu'on l'a vu, la manière d'être en relation avec ces êtres, ces choses, avec l'autre, diffère cependant chez les deux écrivains.

Les deux auteurs partagent par ailleurs un certain goût pour les métaphores et les comparaisons animalières, une semblable tentation, une « satisfaction de zoologiste⁵⁶ ». On connaît la « grenouille en couches⁵⁷ » ou le « troupeau de vaches⁵⁸ » sortis de l'esprit

⁵³ Jean-Yves Tadié (dir.), *Le Cercle de Marcel Proust II*, p. 105.

⁵⁴ Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, cité dans Jean Milly, *Proust et le style*, p. 74.

⁵⁵ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, p. 2274.

⁵⁶ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, p. 2320.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 907 : « c'est la grenouille qui a réussi à devenir aussi grosse que le bœuf. Ou plutôt ce n'est pas tout à fait cela, parce que toute sa grosseur s'est amoncelée sur le

d'Oriane qui forme ces mots que l'on se raconte, se répète et mange froid le lendemain⁵⁹, en sachant que dans le monde il faut « avoir la dent dure, emporter le morceau⁶⁰ ». On se souvient peut-être aussi de ces femmes sans âge du *Temps retrouvé*, qui « étaient des monstres, et elles ne semblaient pas avoir plus "changé" que des baleines.⁶¹ » Le bestiaire de Colette n'est pas en reste, avec une « vache blonde⁶² » et un « monstre batracien⁶³ », dans *L'Ingénue libertine*, ou encore une « sale bête⁶⁴ », tel qu'Antoine qualifie Minne. Il serait sans doute intéressant de mettre en parallèle d'autres éléments stylistiques, comme l'usage – évolutif – de la parenthèse et du tiret chez les deux écrivains, « procédé par avance éminemment proustien⁶⁵ », écrit Jean Milly dans *Proust et le style*, dans un commentaire sur *Jean Santeuil*. Au plan thématique, les relations fusionnelles et conflictuelles mère-enfant pourraient être croisées de manière approfondie, en s'intéressant aussi, et peut-être surtout, aux écrits antérieurs à la *Recherche*.

Il y a chez Proust et Colette des « affinités sélectives⁶⁶ », comme le dit Michel Schneider⁶⁷. Tous deux sont les auteurs d'une œuvre construite de paradoxes, d'ambiguïtés, de conflits. Tous deux semblent aussi avoir voulu exploiter dans l'écriture les possibles de l'amour, de la sexualité, la douleur et la peur d'aimer, la difficulté de connaître l'autre, les métamorphoses des êtres et du monde, dont la création a eu lieu non

ventre, c'est plutôt une grenouille dans une position intéressante. [...] j'avoue n'avoir jamais vu de grenouille en couches. »

⁵⁸ *Ibid.*, p. 923 : « Je reconnais qu'elle n'a pas l'air d'une vache, car elle a l'air de plusieurs, s'écria Mme de Guermentes. Je vous jure que j'étais bien embarrassée voyant ce troupeau de vaches qui entrait en chapeau dans mon salon et qui me demandait comment j'allais. »

⁵⁹ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, p. 1104 : « le mot se mangeait encore froid le lendemain à déjeuner, entre intimes qu'on invitait pour cela ».

⁶⁰ *Ibid.*, p. 1086.

⁶¹ *Ibid.*, p. 2321.

⁶² Colette, *L'Ingénue libertine*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 128.

⁶³ *Ibid.*, p. 131.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 165.

⁶⁵ Jean Milly, *Proust et le style*, p. 4.

⁶⁶ Colette *l'affranchie*, *Le Monde*, Hors-série, septembre-octobre 2015, p. 105.

⁶⁷ Il fera en 2017 une présentation sur Proust et Colette à l'École Normale Supérieure de Paris.

« une fois pour toutes⁶⁸ », mais « nécessairement tous les jours⁶⁹ ». Proust et Colette : une vie à écrire, une vie à écrire la vie, les formes de vie, pour connaître mais aussi vivre. Dire « Je » qui est soi mais forcément un autre, une construction de la fiction mais avant tout de l'écriture, de l'art. Écrire comme ce qu'il faut pour vivre. Écrire, pour Colette, parce que c'est un « besoin "membru"⁷⁰ », parce que c'est son sort⁷¹. Écrire, pour Proust, parce que l'art est le seul remède à la vérité, la littérature la seule vie habitable, l'unique vie vivante, le seul temps qui vaille. Le fil d'Ariane qu'est l'écriture chez Proust comme chez Colette leur a permis de devenir qui ils étaient et de ne jamais y renoncer.

⁶⁸ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, p. 2208.

⁶⁹ *Idem*.

⁷⁰ Colette, *Derniers écrits*, OCC, XIV, P. 61, citée dans Julia Kristeva, *Le génie féminin* 3. Colette, p. 521.

⁷¹ « Écrire ne conduit qu'à écrire. Avec humilité, je vais écrire encore. Il n'y a pas d'autre sort pour moi. » Colette, citée dans Michel Schneider, « Les affinité sélectives », *Le Monde*, Hors-série, p. 108.